



Le Vérificateur

Dominique Louyot

La pluie et le vent redoublent de violence. Il doit en être ainsi à l'arrivée de la nuit. Ce sont de bons signes. Il y en a d'autres, comme l'aspect des nuages — d'énormes corps presque noirs aux réserves sans fin d'eau froide —, leur course ininterrompue vers l'ouest. Des vérifications plus précises seront cependant nécessaires pour avoir la certitude absolue que tout est normal.

Là-bas, enfin, à quelques centaines de pas, surgit le village. Le chemin indécis, boueux, dans lequel s'enfoncé profondément la semelle, débouche sur la place vaguement circulaire où courent les bruits de cascade des gouttières crevées. Toutes les maisons sont semblables avec leurs toits pentus aux cheminées étroites, leurs façades basses faites de pierres grossièrement taillées, leurs fenêtres minuscules protégées par des volets qui ne laissent filtrer aucune lueur. L'auberge ne se repère qu'à son enseigne, déteinte et grinçante.

Il pousse la porte. Les hommes du village sont rassemblés dans la salle sombre, mal chauffée, que peuplent de tenaces odeurs de tabac infect, d'alcools âpres, de terre détrempée. Ils tournent la tête en direction de l'huis qui s'ouvre et se taisent brusquement, veulent croire durant un instant à l'effet d'une bourrasque plus énergique. Mais ils ont reconnu la silhouette du Vérificateur et baissent servilement les yeux.

Il entre, ferme la porte, s'opposant à une rafale, puis se dirige vers le coin le plus reculé, pose sur le plancher raboteux son bâton et son bissac, s'installe à une table inoccupée. L'aubergiste lui sert son repas : une soupe fade où flottent des fèves trop cuites, une tranche de pain rassis, un verre de vin acide. Les villageois continuent de fumer, de boire à petits coups, l'observant à la dérobée sans échanger une parole. Sur leurs visages, masques blanchâtres de carton, est peinte une expression inhabituelle qui allume en lui une crainte confuse. Mais peut-être n'est-ce qu'une illusion née du froid, de la faim, de la fatigue, de la pénombre mouvante.

Il avale en hâte sa nourriture, monte dans la chambre qui lui est réservée sous le toit. Pas de feu dans la cheminée : son royaume est celui de la tempête, de la pluie, de l'obscurité. Il se déshabille, réunit ses vêtements en un tas qu'il jette dans le couloir. Des pas furtifs s'approchent. Ce sont ceux de la fille de l'aubergiste, qui emporte les vêtements. Il les retrouvera demain matin au même endroit, décrassés, séchés, soigneusement pliés.

En bas, d'autres pas furtifs, des chaises déplacées le plus doucement possible : l'auberge se vide.

Une large toile d'araignée heptagonale relie le haut de l'armoire à la lucarne. Aucune poussière n'y adhère. En son centre, une araignée chétive semble dormir. Mais dès que d'un doigt il fait frémir la construction fragile, la bête se précipite vers ce qu'elle croit être une proie. Ne découvrant rien, elle descend en se balançant au bout d'un fil, explore une zone de plancher et regagne le cœur du piège. Le crevant d'un geste vif, il emprisonne l'animal dans son poing, l'écrase avec une force terrible. Il crache dans ses mains, les frotte l'une contre l'autre pour se débarrasser des débris collants. À la lueur de la chandelle, il inspecte la pièce : pas de nouvelle trace de vie. Pourtant, cela ne le rassure pas. Toute la nature, en pleine saison du sommeil, devrait être au repos. Nulle chasse, nulle fuite, nulle croissance. Une léthargie générale. Souvent, il a lutté par ses incantations contre des dérèglements anodins : une pluie, un vent un peu faible, une hausse légère de la température, mais un éveil prématuré ne s'était jamais produit auparavant. Cet événement n'explique qu'en partie la mine étrange des villageois. Il y a autre chose, il en est certain.

Il se glisse sous la couverture rêche. Une somnolence agitée finit par le vaincre.

Il se réveille soudain, tous les sens en alerte. Pendant les heures que dure encore la nuit, incapable de se rendormir, il fixe la lucarne, impatient d'agir, guettant l'aube, écoutant le crépitement de l'averse, les hurlements de la tempête, les plaintes agaçantes de la maison. Aussitôt que la lumière est suffisante, il se lève, tire de son bissac une boîte en bois dont il extrait une fiole contenant un liquide rougeâtre. Le plancher craque ; la fille de l'aubergiste arrive avec ses vêtements.

— Entre, commande-t-il.

Elle obéit, pensant sûrement qu'il veut prendre du plaisir avec elle ou qu'il a le projet de l'engrosser. Toutes les femmes lui appartiennent de droit. Un jour, il

choisira parmi elles une vierge, qui lui donnera un fils ; les Vérificateurs ont toujours une descendance mâle.

Il ne se rappelle guère de sa mère, des années durant lesquelles elle l'a élevé. Il ne l'a pas réellement aimée. Il n'avait pas à le faire. Elle a accompli son devoir, voilà tout, et elle en a été récompensée, puisque les villageois subviennent à tous ses besoins, comme ils le font pour lui.

La fille a des traits grossiers, une peau très blanche veinée de bleu par endroits. Le travail a déjà voûté ses épaules et cruellement abîmé ses mains.

Il lui tend la fiole, qu'elle vide en feignant l'indifférence. Elle sait que le liquide est un aphrodisiaque, qui lui permettra de surmonter sa répulsion.

— Tu es prête à faire tout ce que j'ordonne ? demande-t-il après une minute.

— Oui.

— Retrousse ta jupe et étends-toi.

Elle s'exécute, dévoilant des cuisses et un ventre gras.

— C'est toi qui as préparé ma chambre ?

— Oui.

— Et bien entendu, tu n'as rien remarqué.

— Viens, gémit-elle en plantant son regard dans celui du Vérificateur et en palpant avec volupté ses seins qui tirent l'étoffe du corsage.

— Que me cachez-vous ?

— Il n'y a rien. Viens ! J'ai mal, j'ai si mal ! Ça me brûle comme une flamme !

— Parle ou ta chair se consumera jusqu'à tes os !

— C'est le Goi, c'est le sorcier ! Il dit que les nuages sont à l'origine de tous nos malheurs. Il dit qu'ils réclament nos âmes pour s'en goinfrer, mais on n'est pas assez à mourir, on ne meurt pas assez vite, alors leur colère se déchaîne : ils versent sur nous des larmes de rage, leurs respirations se changent en tempêtes qui fouettent nos maisons, nos cultures, nos bêtes. Il dit qu'il chassera les nuages et qu'on vivra enfin dans la lumière, que nos âmes, après notre mort, s'envoleront vers le soleil. Viens, je t'en supplie, je n'en peux plus !

— Ses paroles sont mensongères et impies ! Les nuages, les pluies, les vents continuels sont le prix que nous payons afin de ne plus jamais connaître la famine. Les chasser serait briser la puissance qui nous protège des excès du soleil, revenir aux temps où les violences de la nature, ses sautes d'humeur ravageaient nos récoltes, décimaient nos troupeaux.

— Oui, mais nos âmes, il dit...

— Vous ne comprenez pas que son seul but est de vous dominer ? Je vous punirai pour votre stupidité, pour ne pas m'avoir prévenu immédiatement.

— Tu me punis déjà en n'éteignant pas mon ventre ! Je ne tiens plus, j'ai trop mal !

Elle se contorsionne sur le lit, en proie à une véritable souffrance. Involontairement, à ce spectacle, il sent naître le désir. Elle agrippe férocement le drap, tandis que de sa gorge sourd un râle qui se gonfle jusqu'à l'étouffer. Elle lance ses bras en avant et, avec une force incroyable, oblige le Vérificateur à s'allonger sur elle. Le membre emplit de sa raideur le fourreau chaud, entame un sauvage mouvement de va-et-vient. La fille dissimule son visage sous son bras replié pour ne laisser échapper, malgré sa fougue, que de brefs soupirs qui rythment l'atteinte du plus secret d'elle-même : si quelqu'un soupçonne que le Vérificateur lui donne du plaisir, elle sera exclue du village et terminera sa vie au fond d'une forêt.

Il se retire aussitôt sa semence expulsée, congédie la fille d'un geste. Tant que dureront les effets de l'aphrodisiaque, elle ira se satisfaire auprès des hommes du village. Il s'habille hâtivement, quitte l'auberge.

Il observe longuement la pluie, une pluie froide, torrentielle, régulière, parfaitement normale en elle-même, mais dont le vent dérange à peine la verticalité. Les nuages sont quasiment immobiles, jamais le Vérificateur n'a eu à ce point l'impression que leurs panses hypertrophiées pesaient sur l'horizon. L'herbe a un goût sucré. Les pierres qu'il soulève n'abritent aucune de ces créatures rampantes, visqueuses, friandes d'humidité et d'obscurité. Les champignons trop maigres, trop durs, n'exhalent plus le moindre parfum, se désagrègent entre ses doigts.

Multiplier les vérifications est inutile : un réchauffement important se prépare. Le Goi aurait-il réellement acquis des connaissances, des pouvoirs dont lui-même ne dispose pas ?

La ferme du sorcier, à laquelle est accolée une étable, se trouve au milieu d'une zone de marécage à l'écart de tout chemin. Il fait le tour des bâtiments croulants, assaillis sur trois côtés par les ramifications de ronciers géants. Il tente d'apercevoir quelque chose à travers les fenêtres étroites, mais la saleté des vitres et la pénombre intérieure l'en empêchent. Il s'apprête à pousser la porte de l'étable, se ravise : l'homme n'ignore pas le danger qu'il court en s'opposant au Vérificateur et il a

sûrement piégé sa maison. Outre la terreur superstitieuse qu'ils inspirent, l'arme principale des sorciers est le poison. Les poisons tuent par ingestion, par inhalation, par un simple contact avec la peau.

Il tire de son sac une paire de gants de chevreau, les enfile, ouvre la porte de l'étable, recule vivement avec un haut-le-corps de dégoût : du sol au plafond, d'un mur à l'autre, toutes frémissantes de vie, se déploient de monstrueuses toiles d'araignée. Dents serrées, il les saccage avec son bâton, écrase par dizaines les bestioles hargneuses qui détalent ou tentent de grimper sur lui. Bon nombre d'entre elles, dans leur agitation, tombent dans leurs propres traquenards, ne différenciant plus les fils gluants qui servent à capturer les proies de ceux qui assurent la cohésion de l'architecture nourricière et permettent d'y circuler.

Le nettoyage achevé, il jette son bâton souillé dans le marécage.

Il entre dans la ferme. Les murs ont été badigeonnés avec une substance jaunâtre à l'odeur écoeurante, qui fait office de répulsif : sans elle, les araignées envahiraient l'habitation, comme elles ont envahi l'étable.

— Tu te caches, le Goi, tu me fuis ? Tu refuses de m'affronter ?

Pas de réponse. Personne.

Sur la table repose le grimoire. Le sorcier, quand il sent approcher sa fin, le confie avec maintes recommandations à son successeur, un villageois qu'il désigne en fonction de sa volonté de domination, de son intelligence, de son esprit d'indépendance. D'abord l'homme a peur, il hésite à être définitivement séparé de sa famille et du monde clos du village. Puis, rapidement, la crainte qu'il inspirera, son droit de posséder n'importe quelle femme à l'instar du Vérificateur, le grisent, lui font oublier le reste.

Sur la couverture, il remarque une fine couche grise, qui ressemble à s'y méprendre à de la vulgaire poussière : un poison mortel qui traverse l'épiderme, ronge la vie pendant des heures d'atroce souffrance. Le piège est grossier. Mais il y en a de plus subtils, il en est convaincu.

Il ouvre le grimoire, le feuillette machinalement : tracées avec soin à l'encre noire s'y succèdent des formules magiques et des recettes de remèdes. Ces derniers s'entassent partout, sur les étagères, au pied des murs et de chaque meuble, dans une immense armoire aux portes béantes, qui paraît tenir le plafond bas à elle seule. Il débouche au hasard quelques-uns des bocaux crasseux, plus ou moins remplis de liquide, de poudre, de terre, de pâte, qu'il hume avec prudence. Dans un désordre

total se côtoient des mélanges destinés à calmer les maux de ventre, les rhumatismes, les migraines, les fièvres, à sécher les verrues, à hâter la cicatrisation des blessures, drainer la sanie, annihiler le venin des serpents. Si les remèdes ont une certaine efficacité, les formules magiques ne sont que des leurres accroissant l'emprise du sorcier sur les villageois.

Il sent une présence derrière lui, se retourne : le Goi est à un pas à peine de distance. C'est un vieillard très grand, très maigre, dont les yeux brillent d'une ruse méchante. Ses mains s'appuient sur un bâton noueux qui ne tremble pas.

— Continue de fouiner, ça ne me gêne pas.

Il se dirige vers la table, pose une main à plat sur la couverture empoisonnée du livre, la caresse doucement. Au lieu de la douleur, c'est le plaisir qui se manifeste sur son visage. Il s'est immunisé !

— C'est vrai, reprend-il, j'ai piégé ma maison. Oh ! pas pour toi, car mes pièges, tu réussis à les déjouer, mais pour ceux du village, qui veulent me voler mes secrets. Tu es là pour ça aussi, hein ? J'en ai plusieurs qui t'intéresseront particulièrement. Grâce à eux, je peux apporter tout ce qui nous manque, le soleil avec sa lumière et sa chaleur, un souffle tendre et parfumé sur notre peau, un sol ferme sous nos pieds, des cultures abondantes qu'arrosent des pluies tranquilles, des troupeaux vigoureux et gras. Désormais la nature m'obéit !

— Nul ne détient une telle science.

Il rit. Un rire haineux, dément.

— Moi, je la détiens !

— Qui te l'a enseignée ?

— Tu ne me crois pas suffisamment intelligent pour avoir trouvé tout seul ?

— S'il avait été possible de maîtriser la nature comme tu prétends en être capable, dis-moi pourquoi nos ancêtres ne l'auraient pas fait ? Pourquoi cette humidité, ce froid, cette pourriture qu'aucun feu n'est assez fort pour repousser ?

— Ils avaient de bonnes raisons. La vérité se cache derrière la barrière de brouillard. Je parie que tu ne l'as jamais vue, que tu n'as même jamais eu envie de la voir, car tu ne doutes pas. Ou tu sais. J'ai marché pendant des jours pour l'atteindre. Elle est gigantesque, effrayante. D'épaisses vapeurs grises s'en élèvent, se gonflent, forment de monstrueux nuages que des vents violents, si violents que je n'arrivais pas à me tenir debout, déracinent dans un effort terrible et entraînent vers nos terres. Je n'avais qu'un pas à faire pour m'enfoncer dans le brouillard, un unique pas, je te

l'affirme, mais la peur a été victorieuse. Non pas la peur de mourir, car les croyances promettent bien sûr la mort à ceux qui y pénètrent, mais la peur de découvrir cette vérité. Tu la connais, n'est-ce pas, à moins qu'on te trompe toi aussi !

— Derrière la barrière, c'est le bout du monde, le néant.

— Alors accompagne-moi au bout du monde et montre-moi ton néant !

— Tu es coupable d'hérésie.

— Et tu vas donc devoir te débarrasser de moi. Te débarrasser de moi !

Un nouveau rire. Puis un silence. Puis une crispation à peine perceptible de la mâchoire. Et un jet de salive brutal qui frappe le Vérificateur à la joue, qui coule et brûle, et le bâton qui vole vers ses jambes pour les briser. Il bondit sur le côté, évitant le coup de justesse, se rue sur le sorcier dont l'arme, derechef, fauche l'air. La tête du Goi, sous le choc, heurte avec un bruit écœurant un angle de l'armoire qui, malgré sa masse, tressaute, laissant échapper des bocaux de son ventre ouvert.

Tremblant de souffrance, le Vérificateur arrache ses gants, fouille dans son sac à la recherche d'un remède calmant. Chaque seconde qui passe élargit la plaie grésillante, enfonce davantage le brasier dans sa chair. Voilà le baume ! D'un geste sec, il ôte le bouchon de cire de la fiole, plonge un doigt dans la substance malodorante. Contractant tous ses muscles, retenant ses hurlements, il applique sur sa blessure la pâte lénifiante.

En titubant, il s'approche du Goi, qui respire encore faiblement. Sa tête baigne dans une flaque de sang qui s'élargit. Ses yeux exorbités sont toujours remplis de la même ruse et de la même haine.

Avec des morceaux de corde qu'il déniche dans un coin, il ligote les poignets et les chevilles. Puis, surmontant sa crainte d'une autre projection, il examine les lèvres et l'intérieur de la bouche béante : pas la moindre brûlure ! L'acide était probablement contenu dans une capsule minuscule que le Goi a mordue pour en libérer le liquide corrosif. Mais comment expliquer l'absence de toute lésion ? Comme si le sorcier comprenait sa perplexité, il lui adresse un hideux sourire de triomphe.

Il traîne le corps jusqu'à la couche crasseuse, le hisse dessus. Il examine les étagères, finit par trouver une bouteille d'eau-de-vie, qu'il vide sur les vêtements de laine. Il allume une chandelle et enflamme le liquide purificateur. D'un trait, le feu s'empare du sorcier, qui lâche alors un cri strident, un de ces cris que l'on pousse en apercevant le gouffre de la mort. La torche vivante et nauséabonde tombe du lit, se roulant dans sa prison de cordes et de flammes en pleine ripaille, tandis que volent,

pareils à des essaims de papillons noirs, des lambeaux d'habits calcinés. Pour une ultime menace, ce qui subsiste d'un bras se lève, le torse se redresse, rougeoyant. C'est à croire que la volonté de vengeance est telle qu'elle parvient à mouvoir les restes informes. Mais tout s'effondre enfin.

Le feu, en sauts agiles, conquiert la pièce, jette dehors le Vérificateur, assiège la maison entière. Dans le crépitement de la pluie et de l'incendie, il lui semble, durant une épouvantable minute, entendre un rire dément. Au village, tous savent qu'à cette heure le coupable a été châtié, tous sont en attente de leur propre châtiment, une vague de pourriture épaisse qui se répandra dans les champs, n'épargnant aucune parcelle, dévorant jusqu'à leur âme les graines actuellement ensommeillées. Pendant un cycle complet régnera la famine, des racines molles et blêmes seront l'unique nourriture des complices muets du sorcier. Dans l'immédiat, il doit combattre les perturbations, que le Goi en ait été ou non responsable.

Les sons étranges, sans signification apparente, de l'invocation au vent se déploient dans l'immensité, où se prolongent longtemps leurs vibrations.

Rien ne change.

Dix fois, vingt fois l'invocation résonne vainement. Jamais une chose comparable ne s'était produite. Les dérèglements sont tels que des jours de récitation monotone seront nécessaires. Combien de jours ?

Il ne retournera pas au village pendant ce temps. Il ne veut pas subir le spectacle de la haine et de la peur, qui se seront encore amplifiées après ces événements. Il décide de rejoindre la ferme isolée où il a été hébergé il y a deux nuits.

L'obscurité est quasiment totale quand les bâtiments apparaissent. Les trois enfants jouent silencieusement près de l'étable. A l'instant où ils le reconnaissent, ils courent se réfugier chez eux. Il entre à son tour. Les parents surgissent de l'ombre, manifestement décontenancés par sa présence : le Vérificateur ne devait pas être de retour avant d'avoir visité les sept villages, qui sont autant de points de contrôle des énergies salvatrices. Ils remarquent la plaie sur sa joue. Ils se consultent du regard, puis se hâtent de lui servir l'habituelle assiette de soupe claire accompagnée de son bout de pain rassis et de son verre de mauvais vin.

— Non !

Il renverse rageusement la table. Humilier, faire mal le soulagera, et prendre la femme, là, tout de suite, brutalement, sur le plancher sale, devant son homme et ses

mioches. Elle comprend son intention, recule d'un pas. L'homme comprend aussi. Il ne s'interposera pas. Ce serait un acte sacrilège. Et s'il se révoltait pourtant ? Si tous se révoltaient ? Un froid terrible l'envahit.

— Du feu ! Allumez un grand feu !

Le couple s'exécute fébrilement.

— Sortez !

Les flammes chantent, fières et belles. Mais elles ne le débarrassent pas de la glace et des ténèbres qui l'étreignent. Il gagne sa chambre à l'étage — une chambre identique à celle de l'auberge du village. Toute la nuit, avec une attention douloureuse, il écoute la pluie. Son débit ne faiblit pas. Il a l'intuition que cela ne tardera plus. Cette intuition se confirme le lendemain et tous les jours suivants. Malgré la répétition acharnée des sept incantations majeures, les transformations se poursuivent. Le ventre de plus en plus maigre des nuages se tache progressivement de gris, puis de blanc. La pluie qui tombe ce matin est fine et molle. Une espèce de tiédeur enveloppe la campagne, où ne rôde plus un souffle. La mort du Goi n'a rien arrêté. Il ne demeure qu'un espoir, découvrir dans le Livre des Incantations un passage qu'il aurait oublié et qui lui permettrait de rétablir l'harmonie détruite. Mais comment aurait-il pu oublier une seule de ces lignes, si patiemment apprises sous la direction de son père, si profondément gravées dans sa mémoire ?

Demain matin, il commencera son voyage vers le Monolithe, au pied duquel est enterré le coffret contenant le Livre. Le Monolithe est situé au centre du monde, à la croisée des sept chemins qui mènent chacun à un village. C'est à l'intérieur de son énorme masse noire que bouillonnent ces énergies mystérieuses qui irradiant jusqu'à la barrière de brouillard et disciplinent la nature.

À l'aube, les nuages ont disparu. Une blancheur uniforme couvre le ciel. Elle est bientôt absorbée par la lumière bleue qui s'élève de l'est. Avec le bleu, le visage du soleil sur l'horizon, un visage à l'éclat déjà insoutenable qui contraint les yeux à se baisser, qui les remplit de larmes et de souffrance, qui incendie son visage à lui, ses mains, toute sa chair, tandis que partout explose un vert si éblouissant qu'il décime les ombres les mieux dissimulées.

— C'est ça que vous vouliez ? hurle-t-il à la famille réunie devant la porte. C'est ça que vous vouliez, c'est ça ?

Oui, c'est ça qu'ils veulent ! Ils pleurnichent, ils gesticulent, mais ils ne se précipitent pas à ses pieds pour le supplier d'agir, n'attendent que son départ pour s'abandonner à leur bonheur nouveau.

— Hors de ma vue, pauvres imbéciles que vous êtes ! Profitez, jouissez, ça ne durera pas, des forces terrifiantes vont se déchaîner, semer la misère et la mort !

Et s'il était dans l'erreur ? *La vérité se cache derrière la barrière de brouillard. Tu la connais, n'est-ce pas, à moins qu'on te trompe toi aussi !*

« Non, tu es fou ! Que j'ai mal ! Je brûle comme toi, le Goi, je brûle vif ! Tu te venges ! Je me vengerai à mon tour en te prouvant que tu as tort ! »

Se redressant de toute sa hauteur en dépit de l'atroce douleur, torturé par le doute, ivre de colère, il se met en route vers la barrière de brouillard. Il la franchira, il saura, quitte à en perdre la vie.

Pendant des jours, il traverse des prairies, des zones marécageuses, des forêts, buvant de l'eau croupie, se nourrissant de fruits avariés et de baies sauvages. La douceur de l'air et le durcissement de la boue sont tels qu'il a pu s'étendre dès le premier soir sur l'herbe. La lumière ne cause incontestablement aucun dommage à la végétation, et a vite cessé de le blesser. Mais c'est pour le moment la saison du sommeil.

Un matin se dessine la ligne grise de la barrière. Il l'atteint après deux jours de marche exténuante. Sans ces bouleversements, il ne s'y serait jamais rendu, le sorcier avait raison sur ce point. Elle ne donne plus naissance au moindre nuage. En quelques pas, le brouillard incroyablement dense efface la campagne, le désoriente complètement. Ses mains volent au ralenti à la recherche d'obstacles invisibles. Il a l'impression d'être observé. Il continue d'avancer, de plus en plus nerveux, essayant d'identifier, de saisir ces formes qui le frôlent, se dérobent, se rassemblent, se dispersent. Soudain, il défaille d'horreur. C'est impossible ! Là, devant lui, le Goi ! Le Goi bien vivant, avec ses yeux remplis de ruse et de haine, le Goi qui ricane, le Goi dont le corps et les vêtements sont parfaitement intacts !

*

La sonnerie d'alarme de son bracelet de contrôle le tire de sa rêverie.

C'est la deuxième alerte de la semaine. Il y en a cinq ou six par mois en moyenne. Chaque fois, un scénario identique se déroule. Il coupe la sonnerie par trois rapides pressions sur l'un des boutons minuscules, lit simultanément les informations qu'affiche l'écran : l'étage, le numéro et le code d'accès de la chambre, le numéro du résident, un court message sur la nature du problème. Le texte est toujours le même : « Arrêt définitif des fonctions vitales. » Il prévient *Immersion Totale* du décès, puis se dirige vers l'ascenseur au fond du hall, longe les couloirs rectilignes et sonores qui le conduisent à la chambre, dont il pousse la lourde porte métallique. Une forte lumière sans source apparente remplit la pièce aux murs nus et blancs. Au centre, dans le fauteuil, le corps nu, amaigri d'un homme ou d'une femme. Aujourd'hui, c'est celui d'une femme.

Le fauteuil est l'un des éléments clés de l'Immersion. Il assure le confort et la sécurité du résident, répond à l'ensemble de ses besoins. Celui-ci s'y enfonce profondément comme dans une eau tiède et bienfaisante, qui le protège des escarres, dissout les impuretés. Un système de courroies élimine les risques de chute tout en autorisant des mouvements de faible amplitude. Des commandes à l'extrémité des bras modifient l'orientation du siège et l'inclinaison de ses parties mobiles, l'intensité de la lumière, la température, le taux d'humidité, provoquent un éveil total. La sonnerie spécifique du bracelet de contrôle qui signale cet éveil ne s'est encore jamais déclenchée. À l'arrière, un moniteur médical reçoit les données fournies par les implants. Il est relié à un bloc central qui gère en permanence les flux nourriciers, hypnotiques, médicamenteux, transitant depuis les réservoirs situés à chaque étage jusqu'aux perfusions.

La femme paraît avoir dans les quarante ans. Elle n'en a probablement pas trente. Les drogues accélèrent le vieillissement. Quelles autres dégradations, invisibles celles-là, le corps et l'esprit subissent-ils ? Cela ne doit guère avoir d'importance pour les résidents, qui connaissent l'issue du voyage. La sérénité de leur visage montre que la mort est acceptée sans révolte, sans regret, ou qu'ils n'en ont pas conscience, tant elle est douce, insidieuse.

Il actionne les commandes du fauteuil pour le mettre en position couchée, puis clôt les paupières de la femme, rapproche les pieds l'un de l'autre. Il sort, referme soigneusement la porte, tape un numéro sur le digicode à l'extérieur pour démarrer le processus de congélation. Un fourgon mortuaire arrivera dans les vingt-quatre heures, avec à son bord deux employés et un médecin de la société. Jamais un

membre de la famille, un ami du défunt ne les accompagne : devenir un résident, c'est cesser d'exister. Le cadavre sera transporté dans un caisson cryogénique aux allures de sarcophage placé sur un chariot électrique. Un second fourgon suivra avec le nouveau résident escorté d'un chargé de clientèle et de l'inévitable médecin. Le gardien, simple subalterne, n'a évidemment pas le droit d'assister à l'installation dans la chambre, chapelle où s'accomplira le coûteux miracle de l'Immersion ; il n'a pas davantage le droit d'être présent à la levée des corps.

Comme après chaque décès, il ressent le besoin de monter au sommet de la tour. Pour l'instant, seul un vent timide fait onduler les plaines désertiques qui s'étirent à l'infini. Mais une tempête peut se déchaîner en quelques minutes. Les tempêtes sont de plus en plus fréquentes et violentes, d'une violence qui l'empêche de s'accouder à la rambarde. Braver la fournaise, la lumière aveuglante, les vents et leur clameur assourdissante, est une manière pour lui de reprendre contact avec la réalité, d'échapper à l'univers silencieux, aseptisé de la tour. Il aime particulièrement les levers et les couchers de soleil, qui lui redonnent le sentiment de l'écoulement du temps avec leurs variations de température et de couleurs, l'ombre des tours qui rétrécit ou s'allonge démesurément.

Le désert étend sans relâche son empire. La climatisation et l'insonorisation généralisées, les fenêtres murées, masquées, les voies de communication souterraines qui relient les immeubles, les rues, les quartiers, ne vous protègent qu'en apparence de ses agressions : le désert est en vous, vous ne l'oubliez jamais, il vous dessèche, vous ronge. Vous vous repliez sur vous-même, vous n'êtes bientôt plus dominé que par un unique désir, celui de vous fondre dans le néant. Si vous êtes suffisamment riche, vous vous offrez l'Immersion et son monde crépusculaire, balayé par des vents glacés et des pluies torrentielles. Au bout, une mort sophistiquée, médicalisée. Si vous appartenez aux classes inférieures, la meilleure technique consiste à économiser de l'eau durant des jours de façon à remplir votre baignoire ; puis vous avalez une dose massive de somnifères, vous éteignez la lumière et vous vous allongez dans la tiédeur liquide pour l'attente ultime.

Le suicide des pauvres, sordide, banal, s'oppose au suicide onéreux et raffiné des nantis. Peut-être faites-vous partie de cette catégorie restreinte de personnes que fascinent les immensités torrides : vous vous joignez alors à une de ces tribus nomades qui sont apparues avec l'accélération de la désertification, ou en fondez une vous-même. Parfois, il en aperçoit qui passent au loin et se plaît à imaginer qu'elles

sont les germes d'où naîtront, dans un futur indéterminé, une nouvelle civilisation. De l'ancienne ne subsisteront que de fabuleuses histoires étayées par la présence de ruines incompréhensibles, peuplées de dangers inconnus et de dieux menaçants.

Lui n'est pas de ceux qui fuient ou qu'ensorcelle le désert : il l'accepte, voilà tout. C'est sûrement l'une des raisons pour lesquelles sa candidature au poste de gardien a été retenue.

Trente tours se dressent dans cette zone, avec chacune mille chambres toutes occupées. Il y en a trente autres à une centaine de kilomètres au sud. Elles ne portent pas de nom, juste des numéros. Il est le gardien de la tour 8. On raconte que, vues du ciel, elles formeraient le dessin d'une étoile de mer. On raconte tant de choses !

Au nord, à cinq kilomètres environ, brille la masse argentée du Dôme. Des centaines de techniciens dans les disciplines les plus diverses en assurent en permanence le fonctionnement et l'entretien. Régulièrement, des manifestants se rassemblent devant les grilles électrifiées de dix mètres de hauteur qui ceignent le colossal édifice. Ils réclament, sous la conduite de leur guide, de leur gourou, de leur messie, l'Immersion pour tous, la fin de l'Immersion, la fin du monopole d'*Immersion Totale*, le retour à la nature, la construction de cités sous-marines ou lunaires, des prières et des holocaustes aux dieux de l'Antiquité ou à des dieux inventés de toutes pièces pour arrêter la marche du désert, punir les coupables des modifications climatiques. Ces vaines agitations, quand elles ne sont pas interrompues par une tempête, cessent spontanément en quelques heures.

Ces derniers temps, les actions menées gagnent en violence, des groupes bien organisés et équipés tentent de franchir les grilles, provoquant l'activation des barrières thermiques et la mise en route des ventilateurs géants. Le Dôme concentre toutes les peurs, toutes les haines, toutes les révoltes du moment, il constitue une source inépuisable de rumeurs contradictoires. Les acteurs sont des condamnés à perpétuité qui ont accepté d'y vivre plusieurs années en contrepartie d'une remise de peine conséquente. Des implants crâniens les réduisent à des marionnettes manipulées depuis un quartier général secret. Les acteurs ne sont pas des condamnés, mais ils sont effectivement sous contrôle. Seul le Vérificateur est dirigé à distance. Les implants crâniens n'ont aucune conséquence sur le cerveau. Ils en détruisent irrémédiablement des régions entières. Un véritable microclimat a été créé dans le Dôme. Il est impossible de créer artificiellement un microclimat : toutes les images de pluie, de nuages, de campagne gorgée d'eau, sont des images de synthèse. Le

microclimat n'exige que des quantités d'eau minimales. Ces quantités sont monstrueuses et inacceptables dans un monde ravagé par la sécheresse... *Immersion Totale* commente peu ces rumeurs, entretenant ainsi l'ambiguïté et le mystère.

Un camion approche. C'est le jour de la livraison. Il avait complètement oublié ! Il se rend au garage. Aussitôt que le camion apparaît sur l'écran de contrôle, il déclenche l'ouverture de la porte blindée. Un coup de klaxon prolongé retentit, couvrant le bruit pourtant terrible des moteurs. L'énorme véhicule entre avec lenteur, emplit le local de vapeurs d'essence et d'une étouffante chaleur de métal brûlant. Jo coupe le contact et saute de la cabine en sifflotant. Par le côté passager sortent deux prostituées assez jolies, qui le fixent d'un air moqueur.

— Qu'est-ce que t'en penses ? dit Jo en les désignant d'un geste théâtral. Belle marchandise, hein ? Dommage que ça t'intéresse pas ! Je vous avais averties, les filles ! Il préfère mater les résidentes. Ou les résidents ! Allez vous amuser dans le salon rouge, je vous rejoindrai dès que j'aurai fini.

Le type prend un malin plaisir à chercher des histoires, le mieux est de ne pas répondre. Il est vrai, par contre, que certains gardiens profitent de la situation. Tous ne réagissent pas comme lui à l'atmosphère oppressante et malsaine qui se dégage des lieux, qui a fait disparaître son appétit sexuel. Cela ne le trouble pas outre mesure : tout rentrera dans l'ordre quand il quittera la tour.

Ils commencent le déchargement : un mois de nourriture pour lui et pour les équipes qui inspectent les installations, ou qui gèrent les précieux stocks de substances destinées à l'Immersion. Les plats, qu'il ne reste plus qu'à assaisonner à son goût, sont simples, mais variés et copieux. Les dizaines de caisses, toutes étiquetées, sont d'abord posées sur un chariot électrique, puis emportées et rangées dans les vastes placards, frigidaires et congélateurs des garde-manger.

— T'es au courant ? demande Jo. Le Vérificateur a été assassiné.

Peut-être parce qu'elle provoque une rupture dans un monde où tout est prévisible, l'information pique sa curiosité. Cependant il n'interroge pas Jo, qui ne lui débitera que des conneries.

Un assassinat n'est pas surprenant dans le climat de tension que suscite le Dôme. Une préparation minutieuse et des complicités ont dû être nécessaires. Le Vérificateur n'est jamais montré d'assez près pour être identifiable, son remplacement ne présente pas de difficulté. Mais il veut se rendre compte par lui-

même. Manque de chance, Jo a deviné son intention et ralentit le rythme. Le travail achevé, il consulte interminablement son gestionnaire électronique, ce qu'il ne fait jamais, puis actionne tout aussi interminablement la poignée des portes arrière du camion, comme si elles avaient brusquement un problème de fermeture. Il monte au premier. Une vingtaine de minutes s'écoule. Aurait-il l'idée de baiser les deux filles jusqu'à l'aube dans l'un des appartements réservés aux visiteurs ? Non, les voilà qui reviennent. Ils parlent à voix basse, éclatent de rire, des rires vulgaires, trop forts. Les filles grimpent dans le camion. Jo grimpe à son tour, mais après avoir vérifié une fois de plus les portes arrière. Il démarre. Le camion avance d'un mètre, stoppe. La vitre s'ouvre :

— Je te compose un menu spécial pour le mois prochain ? Un homo ? Deux homos ? Une gamine ? Un trans ?

Nouveaux rires vulgaires et sonores. Le camion s'éloigne enfin. La porte blindée du garage redescend. Il se précipite dans la chambre 412, dont il connaît le code d'accès par cœur. Les codes ne s'affichent sur les écrans de contrôle qu'en cas de décès du résident, mais ils sont stockés sans la moindre protection dans la mémoire des ordinateurs qui gèrent la tour : y accéder est l'affaire de quelques secondes. Il est plus que probable que tous les gardiens se sont introduits au moins une fois dans une chambre et qu'*Immersion Totale* n'ignore rien de ces intrusions. Bien qu'elle les ait interdites, les considère-t-elle comme secondaires ou plutôt comme inévitables, indispensables à la santé mentale des gardiens ?

Les transformations sont spectaculaires : le soleil trône au milieu d'un ciel bleu que n'encombre plus le moindre nuage, et jette une lumière éclatante sur la campagne verdoyante ; le système de ventilation invisible produit une brise tiède ; un léger parfum d'herbe sèche s'est substitué à la puissante odeur de terre humide. Le règne de la pluie a pris fin. Le Vérificateur, lui, n'est pas occupé comme d'habitude à parcourir la campagne, à fixer longuement une plante, la pluie qui tombe, à psalmodier d'étranges incantations : il marche d'un pas vif vers une muraille grise qui barre l'horizon. C'est un personnage inquiétant, solitaire, redouté par les autres. Fidèle à ses stratégies commerciales, *Immersion Totale* ne fournit aucune explication claire sur son rôle, insistant uniquement sur le fait qu'il est capital dans l'aventure que vivent les résidents.

Le meurtrier appartient-il à l'un de ces groupes qui manifestent devant le Dôme ? Travaille-t-il dans le Dôme ? A-t-il opéré de son plein gré, a-t-il été drogué, endoctriné ? Une chose est certaine, les résidents n'ont rien vu de son geste : *Immersion Totale* ne commettrait pas l'imprudance de diffuser la moindre image en direct.

La muraille grise le hante. Immédiatement après l'installation du nouveau résident, il s'est constitué des réserves de nourriture et a transporté un matelas dans la chambre pour la quitter le moins possible. Des violations aussi graves du règlement entraîneront à coup sûr son licenciement, mais il s'en moque. Il n'a pas d'attaches, pas de projets : changer de métier, de ville, de région, de pays n'a aucune importance pour lui. Il n'a qu'une crainte, celle d'être jeté dehors avant de savoir.

La muraille se révèle être une sorte de masse brumeuse. C'est comme si une force avait capturé tous les nuages, les contraignant à former une barrière autour des limites du monde. Il paraît évident que le Vérificateur a entrepris son voyage pour observer sur place ce qui se passe et rétablir l'équilibre rompu : il veille sur la nature, il a le pouvoir d'agir sur elle. La raison des bouleversements climatiques reste à déterminer. Ils font souffrir le résident, car il gémit et s'agite de plus en plus. Tous les résidents doivent souffrir de façon identique. Lorsqu'ils ne supporteront plus les agressions de ce soleil qui écrase le paysage de sa lumière et de sa chaleur, quelques-uns finiront vraisemblablement par appuyer sur le bouton déclenchant l'éveil. Mais incapables d'affronter le retour à la réalité, leur seule issue sera de s'abandonner à la mort.

Et si c'était là l'objectif d'*Immersion Totale* !

Dérégler le climat pour une durée relativement brève, juste de quoi provoquer ou hâter la mort de quelques dizaines de résidents dans chaque tour — pas davantage, afin de ne pas attirer l'attention —, satisfaire ainsi un nombre équivalent de clients en attente, répéter l'opération de temps en temps pour s'assurer des bénéfiques à peu près réguliers, rentabiliser les tours existantes, en construire d'autres, baisser graduellement le prix de l'Immersion ?

Quelle idée insensée ! Trop de personnes seraient obligatoirement impliquées dans ces assassinats. Trop de risques de fuite, de doutes, de réticences, d'oppositions. Pourtant, il a l'intuition de ne pas être loin de la vérité. Si l'on soupçonne qu'il la connaît, ne serait-ce que partiellement, on l'éliminera. Une manière discrète de le faire serait de l'enfermer dans la chambre d'une tour. Il a conscience qu'il faut fuir,

rejoindre une tribu nomade quelconque, disparaître dans le désert. Une espèce d'apathie, de fatalisme le retient. Il subit de plus en plus l'effet hypnotique des images. Ce matin, il ne s'est pas rendu à la salle de contrôle et a enlevé la pile de son bracelet, surpris qu'aucun décès ne soit encore survenu. Il s'était attendu à des morts rapides. Logiquement, cela ne tarderait plus.

Un nouveau jour s'écoule. Le Vérificateur arrive devant la masse brumeuse. Elle a la hauteur d'un immeuble de plusieurs étages. Des vagues paresseuses la parcourent. À quel moment utilisera-t-il ses pouvoirs illusoires ? Quand *Immersion Totale* lui en donnera l'ordre, estimant qu'il y a eu un nombre suffisant de victimes dans les tours ? Récitera-t-il alors l'une de ses incantations mystérieuses ? Adressera-t-il des prières au dieu ou à l'un des dieux de son monde ?

Il pénètre dans la vapeur mouvante. Son extraordinaire densité l'aveugle. Il s'arrête souvent, scrute la pénombre grise, repart. Ses mains fouillent l'espace au ralenti à la recherche d'un éventuel obstacle.

Après des heures de cette marche hésitante, la masse nuageuse s'éclaircit. Plus que quelques pas, et il l'aura traversée.

*

Les flocons qui s'épaississent et le vent qui redouble de violence à l'approche de la nuit sont de bons signes. Il y en a d'autres, comme l'aspect des nuages — d'énormes corps grisâtres aux réserves sans fin de neige —, leur course ininterrompue vers l'ouest. Des vérifications plus précises seront cependant nécessaires pour avoir la certitude absolue que tout est normal.